

ESPRIT CRITIQUE ET POST-VÉRITÉ

Visioconférence EEE, 8 février 2018

Conférence proposé par :

Thomas ARCISZEWSKI, Ingénieur d'étude, Centre PSYCLE, AMU, et
Denis CAROTI, Formateur et référent académique pour le dispositif esprit critique et sciences

*Projet P.É.N.I.A. – Philosophie, Éducation, Numérique, Inter - Académies. Cycle
organisé par Jérôme JARDRY, IPR-IA de philosophie, Académie Aix-Marseille, et
Pierre LEVEAU, Prof. de philosophie, Lycée Philippe de Girard, Avignon*

Table des matières

ARGUMENT	1
TEXTES	1
<u>I. PHILOSOPHIE</u>	2
1. Friedrich NIETZSCHE : <i>De la vérité et du mensonge au sens extra-moral (1873)</i>	2
2. William JAMES : <i>Le Pragmatisme, IV (1907)</i>	3
<u>II. PSYCHOLOGIE SOCIALE</u>	3
1. Sébastien DIEGUEZ : « <i>Post-Vérité. La face sombre du cerveau</i> »	3
2. Gérald BRONNER: « <i>Comment ne pas croire n'importe quoi ?</i> »	4
<u>III. ÉPISTÉMOLOGIE</u>	4
1. Jean BRICMONT: « <i>Comment justifier l'autorité scientifique ?</i> »	4
2. Susan HAACK : « <i>Le bras long du sens commun ?</i> »	5

ARGUMENT

À l'heure où une grande partie de l'information circule en continue via des supports numériques, la question du tri de l'information se pose pour tout un chacun. Afin de distinguer les contenus scientifiques des contenus pseudoscientifiques, évaluer les thérapies efficaces, déceler les mensonges à but commercial ou politique, ou prévenir les tentatives de manipulations, posséder un esprit critique affûté permet de se positionner et d'agir. Il donne les moyens de se défendre intellectuellement face aux idées reçues, aux préjugés, aux arguments fallacieux. Mais qu'est-ce que cet esprit critique ? En quoi la philosophie et les sciences permettent-elles de développer une hygiène préventive du jugement, alors que l'on oppose bien souvent sciences humaines et sciences naturelles ? Peut-on enseigner cette pensée critique, réflexive et autonome ? Ces questions prennent leur sens non seulement dans le milieu éducatif, mais également dans la vie de tout citoyen qui, soumis à des flots incessants d'informations, devrait être en mesure de faire ses choix en connaissance de cause.

Mais avoir l'esprit critique peut s'avérer inconfortable, voir couteux. Deux éléments se dégagent en effet des recherches sur la cognition sociale motivée : l'un porte sur nos capacités à traiter l'information, l'autre sur nos motivations à le faire. On sait qu'il ne suffit pas de dire à quelqu'un qu'il se trompe pour qu'il se mette à chercher la véracité. L'être humain a été qualifié d'avare cognitif parce qu'il préfère se laisser aller à ses biais de raisonnement naturels, largement plus simples et directement satisfaisants. En théorie, nous pouvons traiter l'information de deux façons : soit lente, mais précise (systématique), soit rapide, mais en simplifiant le réel (heuristiques). Si nous n'y sommes pas contraints, nous préférons cependant la voie la plus simple et nous choisirons les informations qui ne contredisent pas celles que nous avons déjà. Nous devons donc analyser notre façon de recevoir et de traiter ces informations pour éviter les pièges que nous tend notre monde à débit immédiat. Quelles émotions éveillent-elles en nous et comment le cerveau les traite-t-il ? Comment se convaincre de la pertinence du doute au lieu de se laisser guider par ses émotions ou son environnement social ? Comment tirent les informations sans céder au relativisme, selon lequel toutes se valent, sans hiérarchie, ordre ni profondeur ?

TEXTES

I. PHILOSOPHIE

1. Friedrich NIETZSCHE : *De la vérité et du mensonge au sens extra-moral (1873)*

« Il y eut une fois, dans un recoin éloigné de l'univers répandu en d'innombrables systèmes solaires scintillants, un astre sur lequel des animaux intelligents inventèrent la connaissance. Ce fut la plus orgueilleuse et la plus mensongère minute de l'"histoire universelle". Une seule minute, en effet. La nature respira encore un peu et puis l'astre se figea dans la glace, les animaux intelligents durent mourir. - Une fable de ce genre, quelqu'un pourrait l'inventer, mais cette illustration resterait bien au-dessous du fantôme misérable, éphémère, insensé et fortuit que constitue l'intellectuel humain au sein de la nature. Des éternités durant il n'a pas existé ; et lorsque c'en sera fini de lui, il ne se sera rien passé de plus. Car ce fameux intellect ne remplit aucune mission au-delà de l'humaine vie. Il n'est qu'humain, et seul son possesseur et producteur le considère avec pathos, comme s'il renfermait le pivot du monde. Or, si nous pouvions comprendre la mouche, nous saurions qu'elle aussi nage à travers l'air avec ce pathos et ressent en soi le centre volant de ce monde. Il n'y a rien de si abject et de si minuscule dans la nature qu'une légère bouffée de cette force du connaître ne puisse aussitôt gonfler comme une outre ; et de même que tout portefaix aspire à son admirateur, de même l'homme le plus fier, le philosophe, croit-il avoir de tous côtés les yeux de l'univers braqués comme des télescopes sur son action et sa pensée. Il est remarquable que cet état de fait soit l'œuvre de l'intellect, lui qui ne sert justement aux êtres les plus malchanceux, les plus délicats et les plus éphémères qu'à se maintenir une minute dans l'existence, cette existence qu'ils auraient toutes les raisons de fuir aussi vite que le fils de Lessing sans le secours d'un pareil expédient. L'espèce d'orgueil lié au connaître et au sentir, et qui amasse d'aveuglantes nuées sur les yeux et les sens des hommes, les illusionne quant à la valeur de l'existence parce qu'il véhicule la plus flatteuse évaluation du connaître. Son effet général est l'illusion - mais ce caractère se retrouve aussi dans ses effets les plus particuliers... L'intellect, en tant que moyen de conservation de l'individu, déploie ses principales forces dans le travestissement; car c'est le moyen par lequel se maintiennent les individus plus faibles, moins robustes, qui ne peuvent pas se permettre de lutter pour l'existence à coups de cornes ou avec la mâchoire affilée des bêtes de proie. C'est chez l'homme que cet art du travestissement atteint son sommet : illusion, flagornerie, mensonge et tromperie, commérage, parade, éclat d'emprunt, masques, convention hypocrite, comédie donnée aux autres et à soi-même, bref le sempiternel voltigement autour de cette flamme unique : la vanité - tout cela impose si bien sa règle et sa loi que presque rien n'est plus inconcevable que la naissance parmi les hommes d'un pur et noble instinct de vérité [...] D'où diable viendrait donc, dans cette configuration, l'instinct de vérité ? Dans la mesure où l'individu veut se maintenir face à d'autres individus, il n'utilise l'intellect, dans un état de choses naturel, qu'à des fins de travestissement : or, étant donné que l'homme, à la fois par nécessité et par ennui, veut vivre dans une société et dans un troupeau, il a besoin d'un accord de paix et cherche du moins à faire disparaître de son univers le plus grossier *bellum omnium contra omnes*. Cet accord de paix ressemble à un premier pas dans l'acquisition de notre énigmatique instinct de vérité. Maintenant en effet se trouve fixé cela qui désormais sera de droit "la vérité", c'est-à-dire qu'on invente une désignation constamment valable et obligatoire des choses, et la législation du langage donne aussi les premières lois de la vérité : car le contraste entre vérité et mensonge se produit ici pour la première fois... Le menteur utilise les désignations valables, les mots, pour faire apparaître l'irréel comme réel ; il dit par exemple : "je suis riche" alors que "pauvre" serait pour son état la désignation correcte. Il maltraite les conventions établies par des substitutions arbitraires et même des inversions de noms. S'il fait cela par intérêt et en plus d'une façon nuisible, la société lui retirera sa confiance et du même coup l'exclura. Ici les hommes ne craignent pas tant le fait d'être trompés que le fait qu'on leur nuise par cette tromperie : à ce niveau-là aussi, ils ne haïssent pas au fond l'illusion, mais les conséquences pénibles et néfastes de certains genres d'illusions. Une restriction analogue vaut pour l'homme qui veut seulement la vérité : il désire les conséquences agréables de la vérité, celles qui conservent la vie ; face à la connaissance pure et sans conséquence il est indifférent, et à l'égard des vérités préjudiciables et destructrices il est même hostilement disposé. »

A lire aussi – Friedrich Nietzsche : *le gai savoir*, Flammarion, Paris, 2007.



2. William JAMES : *Le Pragmatisme, IV (1907)*

« Prenons, par exemple, cet objet, là-bas, sur le mur. Pour vous et pour moi, c'est une horloge et pourtant aucun de nous n'a vu le mécanisme caché qui fait que c'est bien une horloge. Nous acceptons cette idée comme vraie, sans rien faire pour la vérifier. Si la vérité est essentiellement un processus de vérification, ne devrions-nous pas regarder comme nées avant terme des vérités non vérifiées comme celle-ci ? Non, car elles forment l'écrasante majorité des vérités qui nous font vivre. Tout « passe », tout compte également, en fait de vérification, qu'elle soit directe ou qu'elle ne soit qu'indirecte. Que le témoignage des circonstances soit suffisant, et nous marchons sans avoir besoin du témoignage de nos yeux. Quoique n'ayant jamais vu le Japon, nous admettons tous qu'il existe, parce que cela nous réussit d'y croire, tout ce que nous savons se mettant d'accord avec cette croyance, sans que rien se jette à la traverse ; de même, nous admettons que l'objet en question est une horloge. Nous nous en servons comme d'une horloge, puisque nous réglons sur lui la durée de cette Leçon. Dire que notre croyance est vérifiée, c'est dire, ici, qu'elle ne nous conduit à aucune déception, à rien qui nous donne un démenti. Que l'existence des rouages, des poids et du pendule soit vérifiable, c'est comme si elle était vérifiée. Pour un cas où le processus de la vérité va jusqu'au bout, il y en a un million dans notre vie où ce processus ne fonctionne qu'ainsi, à l'état naissant. Il nous oriente vers ce qui serait une vérification ; nous mène dans ce qui est l'entourage de l'objet ; alors, si tout concorde parfaitement, nous sommes tellement certains de pouvoir vérifier, que nous nous en dispensons ; et les événements, d'ordinaire, nous donnent complètement raison. En fait, la vérité vit à crédit, la plupart du temps. Nos pensées et nos croyances « passent » comme monnaie ayant cours, tant que rien ne les fait refuser, exactement comme les billets de banque tant que personne ne les refuse. Mais tout ceci sous-entend des vérifications, expressément faites quelque part, des confrontations directes avec les faits – sans quoi tout notre édifice de vérités s'écroule, comme s'écroulerait un système financier à la base duquel manquerait toute réserve métallique. »

A lire aussi – William James : *La volonté de croire*, Les empêcheurs de penser en rond, 2005.

II. PSYCHOLOGIE SOCIALE

1. Sébastien DIEGUEZ : « *Post-Vérité. La face sombre du cerveau* »

Cerveau & Psycho – n°88 – mai 2017

« Des « faits alternatifs » sont créés et diffusés à tous les niveaux. C'est ce tsunami planétaire de fausses informations qui pousse nombre d'experts à parler d'ère de la « post-vérité ». Mais de quoi s'agit-il exactement ? Dérivé du titre d'un livre publié par le journaliste américain Ralph Keyes en 2004, ce terme a connu son heure de gloire en étant élu mot de l'année par le dictionnaire Oxford en 2016. Celui-ci définit l'ère de la post-vérité comme une période où « les faits objectifs ont moins d'influence pour former l'opinion publique que l'appel à l'émotion et aux croyances personnelles ». C'est plus largement le reflet d'une défiance envers les dispenseurs « légitimes » de faits, notamment les médias et les experts, qui rend toute vérité, ou toute prétention à la vérité, suspecte. Le faux, sous toutes ses formes, prend alors un caractère routinier, devient omniprésent et massif, et jouit d'une impunité quasi complète. Les sciences ne sont malheureusement pas épargnées, comme on le voit avec les controverses sur le climat ou la condamnation absolue des vaccins par une partie de la population [...] Pour autant, le terme ne fait pas l'unanimité. D'aucuns signalent que le phénomène de la désinformation a toujours existé, et qu'il n'y a donc rien de neuf, ni de « post », sous le soleil. Du reste, y a-t-il jamais eu une « ère de la vérité » ? D'autres contestent l'idée que la « vérité » soit même un concept pertinent, attendu qu'il revient le plus souvent à certaines élites dominantes de déterminer ce qui est faux et ce qui est vrai, selon les intérêts qu'elles défendent. Il semble pourtant bien qu'il y a quelque chose d'inédit dans le phénomène actuel. Pour nombre d'experts, ce dernier serait le fruit monstrueux de la rencontre entre nos penchants psychologiques ancestraux et le progrès technologique. De fait, notre bon vieux cerveau d'Homo sapiens n'est pas si soucieux d'objectivité qu'on pourrait le croire, tenant surtout à sauvegarder son propre régime de vérité [...] Noyée dans la masse du faux et de l'approximatif, la vérité perd tout pouvoir prescripteur. C'est une situation inédite qui laisse les observateurs perplexes. Peut-on lutter contre la post-vérité, quand celle-ci récuse toute différence entre réalité objective et opinion personnelle ? [...] La « post-vérité » possède de redoutables mécanismes d'autodéfense. Diffuser des correctifs, aussi factuels soient ils, renforce

souvent une fausse information, du simple fait qu'elle est ainsi répétée et propagée. S'attaquer à un « fait alternatif », c'est également lui accorder de l'importance, et ainsi le rendre plus crédible et mémorable qu'il ne le mérite. Comment, alors, résister ? Les méthodes classiques restent évidemment primordiales : rétablir la vérité en toutes circonstances, gagner la confiance par la rigueur et l'impartialité, éduquer à la pensée critique dès l'école... Mais peut-être que la vérité est mal équipée pour gagner seule ce combat. Peut-être faut-il également réhabiliter la fiction, en réclamant sa spécificité. »

A lire aussi – F. Lavocat : *Fait et fiction. Pour une frontière*, Seuil, Paris, 2016.

2. Gérald BRONNER : « *Comment ne pas croire n'importe quoi ?* »

Cerveau & Psycho – n°72 novembre – décembre 2015

« Comment analyser de façon critique une nouvelle information ? D'abord, demandez-vous si les données dont vous vous servez pour juger ne sont pas biaisées par votre position dans l'espace physique ou social : vos collègues de travail ou vos amis sur Facebook n'ont-ils pas tendance à ne rapporter que certains types d'informations ? Avez-vous hérité de votre famille l'habitude de ne lire que les journaux d'un bord politique particulier ? Ensuite, examinez d'un oeil critique le traitement culturel que vous appliquez à ces informations : ne font-elles pas immédiatement jaillir des stéréotypes dans votre esprit ? Enfin, méfiez-vous de votre intuition car celle-ci, faussée par un certain nombre d'illusions mentales, n'est pas toujours bonne conseillère. Dans un certain nombre de cas, vous conclurez qu'il est préférable de suspendre provisoirement votre jugement et pourrez engager une analyse approfondie si nécessaire. Avec l'entraînement, cela devrait devenir de plus en plus automatique. À terme, il ne s'agit pas de tout remettre en question, mais de créer une petite alarme mentale qui s'allume par réflexe quand vous risquez d'émettre un jugement à la légère. Un motif d'inquiétude grandissant aujourd'hui est la dérégulation du marché cognitif produite par Internet, où les informations à moitié vérifiées naissent et se propagent à toute vitesse. Le buzz est souvent privilégié sur l'analyse, comme le montre l'affaire du maillot de bain de Reims, rapidement devenue virale sur les réseaux sociaux. Dans ces conditions historiques nouvelles pour nos sociétés, la question de l'éducation demeure essentielle. Le véritable esprit critique, celui qui va nous aider à contrarier l'aliénation que représentent parfois les suggestions de notre intuition, ne s'acquiert qu'à force de persévérance et d'exercice. Pour cette raison, l'apprentissage que nous avons décrit dans cet article doit être commencé à l'école, le plus tôt possible. Une démocratie de la connaissance ne pourra naître qu'en forgeant tout au long du temps éducatif, dans toutes les matières, cette déclaration d'indépendance mentale. »

A lire aussi – G. Bronner : *La Démocratie des crédules*, PUF, Paris, 2013.

III. ÉPISTÉMOLOGIE

1. Jean BRICMONT : « *Comment justifier l'autorité scientifique ?* »

Science & Pseudo-Science – n°318 – octobre 2016

« Tout d'abord, il faut remarquer que, même si les théories scientifiques sont vraies, ou approximativement vraies, il n'est pas nécessairement rationnel de les accepter. La vérité dépend du monde tel qu'il est, la rationalité dépend de l'information dont nous disposons. Il peut être rationnel pour quelqu'un qui vit dans une forêt dense et qui n'en sort jamais de penser que la Terre est plate, et on peut multiplier à l'infini de tels exemples. De plus, la question de savoir s'il est rationnel pour les non-scientifiques, étant donné l'information dont ils disposent, d'accepter les théories scientifiques et de rejeter celles qui ne le sont pas, ne se réduit pas non plus à celle de la rationalité des chercheurs qui inventent ou perfectionnent ces théories, parce que ces derniers possèdent une information que le grand public n'a pas. Par ailleurs, on pourrait se demander s'il est important que l'adhésion du public au discours scientifique soit rationnelle. On entend parfois dire que la science est « une nouvelle religion ». Face à cela, les scientifiques protestent en soulignant, à juste titre, que les théories scientifiques sont établies sur des bases radicalement différentes des religions ; par exemple, sur

l'expérience et non sur l'interprétation de textes supposés être sacrés. Mais cette expression de « nouvelle religion » peut très bien s'appliquer à la façon dont le public non-scientifique adhère aux théories scientifiques : on peut très bien y adhérer avec une foi aveugle, la « foi du charbonnier ». Le problème est que la confiance dont jouit la science dans le public peut difficilement reposer, à long terme en tout cas, sur la foi du charbonnier. En effet, le principal impact culturel de la science sur la société est d'avoir mis en question les différentes formes de « foi » [...] Le paradoxe, qui nous amène au problème qui nous occupe, c'est que le scepticisme contemporain à l'égard de la communauté scientifique (souvent vue comme une caste privilégiée) et de ses théories est en partie le fruit de la révolution culturelle anti-autoritaire qui a été induite par la science moderne. Les scientifiques se trouvent un peu dans la situation de l'arroseur arrosé : comment vont-ils répondre au scepticisme qu'ils ont eux-mêmes encouragé, face par exemple aux religions, lorsque ce scepticisme se retourne contre eux ? [...] L'argument classique, dû au philosophe David Hume, qui montre pourquoi il n'est pas rationnel de croire aux miracles. Supposons, dit Hume, que, comme c'est le cas pour la plupart des gens, vous n'ayez jamais vu un miracle vous-même, mais que vous ayez simplement entendu des gens vous rapporter (par exemple via la Bible) l'existence de miracles. Est-il rationnel d'y croire ? Non, répond Hume, parce que vous savez, par votre expérience personnelle, qu'il existe des gens qui se font des illusions ou qui cherchent à tromper d'autres personnes. Par contre, un miracle, vous n'en avez aucune expérience personnelle. Par conséquent, il est plus rationnel de croire que le fait que vous entendiez un récit de miracle s'explique en supposant que quelqu'un se trompe ou vous trompe plutôt qu'en supposant qu'un miracle s'est réellement produit. Hume ne dit évidemment pas qu'il ne faut croire qu'en ce qu'on perçoit directement, mais plutôt qu'il faut exiger de son interlocuteur que, si ce qu'il dit contredit l'ensemble de toutes nos expériences passées, il apporte des preuves de ce qu'il avance qui soient plus crédibles que ces expériences elles-mêmes, en particulier que l'expérience quasi-quotidienne de gens qui se trompent ou nous trompent. L'argument est important non plus tant en ce qui concerne les miracles religieux traditionnels, auxquels peu de gens croient aujourd'hui, au moins en France, mais parce qu'il donne un bon exemple de la façon rationnelle de procéder pour effectuer un tri entre les diverses opinions auxquelles nous sommes confrontés. On peut et on doit poser la même question au garagiste qui vend des voitures d'occasion, au banquier qui fait miroiter des dividendes fabuleux, au politicien qui promet la sortie du tunnel après des années d'austérité, au journaliste qui rend compte d'événements se passant dans des pays lointains, ainsi qu'au physicien, au prêtre ou au psychanalyste : quels arguments me donnez-vous pour qu'il soit plus rationnel de croire ce que vous dites plutôt que de supposer que vous vous trompez ou que vous me trompez ? [...] La domination occidentale sur le reste du monde a été entièrement fondée sur sa supériorité militaire, qui repose elle-même sur la technologie, tenter de maintenir cette supériorité (même si c'est en vain), contribue fortement à faire apparaître la science comme suspecte. Pourquoi tant de scientifiques sont-ils indifférents au discrédit que la collaboration entre eux et les militaires jette sur la science, particulièrement dans le tiers-monde ? Il est évident que répondre convenablement à ces interrogations, à supposer que cela soit possible, prendrait beaucoup de temps. Néanmoins, elles suggèrent au moins une chose : pour être crédible, la communauté scientifique, ainsi que celle qui l'entoure et la finance, devrait suivre des règles éthiques extrêmement strictes, dont on voit mal comment elles pourraient être acceptées ou imposées. Par conséquent, il y a tout lieu de craindre que le scepticisme à l'égard des sciences ait de beaux jours devant lui, et que, de plus, il ne soit pas uniquement dû, comme on aimerait peut-être le croire, à l'irrationalité des masses. »

A lire aussi – Alan Sokal : *Pseudosciences et postmodernisme*, Odile Jacob, Paris, 2005.

2. Susan HAACK : « Le bras long du sens commun ? »

Philosophie – n°30(2) – octobre 2003

« Représentez-vous un scientifique comme quelqu'un qui travaille sur sa section dans une énorme grille de mots croisés : s'appuyant sur l'information dont il dispose, il devine la réponse, vérifiant encore et encore si celle-ci concorde avec l'indice et les entrées déjà complétées qui la croisent et si ces dernières concordent aussi avec leurs indices de même que les autres entrées, soupesant la probabilité que certaines de celles-ci soient erronées, puis essayant de nouvelles entrées à la lumière de celle-là, et ainsi de suite. La grille est en grande partie vide, mais beaucoup d'entrées sont déjà complétées, certaines à l'encre quasi indélébile, d'autres à l'encre ordinaire, d'autres encore au crayon plus ou moins appuyé, au point parfois de s'effacer. Certaines sont en anglais, d'autres en swahili, en flamand, en espéranto, etc., etc. Dans certaines sections, plusieurs longues entrées ont

été écrites à l'encre d'une main ferme ; ailleurs, il y en a peu ou pas. Certaines entrées ont été complétées des centaines d'années auparavant par des scientifiques morts depuis longtemps, d'autres la semaine dernière. À certaines époques, en certains lieux, sous peine de renvoi ou pire encore, seuls les mots du novlangue peuvent être utilisés ; ailleurs, des pressions s'exercent pour que telles entrées soient remplies d'une certaine façon à l'exclusion d'une autre, ou pour qu'on se penche sur une section complètement vide plutôt que de travailler sur une partie plus facile et déjà partiellement remplie — ou pour qu'on ne travaille pas du tout sur certaines sections. Des équipes rivales se querellent au sujet de certaines entrées, les repassant au crayon ou même à l'encre puis gommant tout, peut-être dans une douzaine de langues et dans un délai déterminé. [...] Quelqu'un prétend avoir remarqué un détail dans tel ou tel indice que personne n'a jamais vu ; d'autres conçoivent des tests pour vérifier si celui-ci est un observateur particulièrement talentueux ou s'il imagine des choses ; d'autres encore travaillent pour mettre au point des instruments afin d'y voir de plus près. [...] Je ne cherche pas ici à vous refilet une métaphore en guise d'argument. Mais je cherche à suggérer, par cette histoire de mots croisés, que la quête scientifique est plus brouillonne, moins méthodique que les vieux déférencialistes ne l'imaginent, et pourtant davantage contrainte par les éléments de preuve que ne le pensent les nouveaux cyniques. L'analogie de la grille de mots croisés s'est révélée un guide utile pour les questions d'éléments de preuve, mais d'aucuns pourraient avoir le sentiment qu'eu égard aux questions de méthode, elle est manifestement inutile. Après tout, que dire de la « méthode » de résolution des grilles de mots croisés, sinon que vous devez faire un pari sur certaines entrées à la lumière de l'indice qui lui est associé, essayer de voir les autres entrées à la lumière de leurs indices et des entrées déjà complétées puis, lorsqu'une entrée qui semble par ailleurs plausible s'avère incompatible avec les autres, que vous ne devez pas y renoncer trop facilement ni vous y accrocher de façon trop obstinée ? Et qu'est-ce que tout cela nous dit de la méthode « scientifique », sinon que vous devez faire une conjecture informée au sujet de l'explication d'un phénomène qui vous intéresse, puis voir comment elle résiste aux éléments de preuve dont vous disposez et à ceux sur lesquels vous pourriez mettre la main, puis, lorsque votre conjecture qui apparaît autrement plausible s'avère incompatible avec certains éléments de preuve, que vous ne devez pas y renoncer trop facilement ni vous y accrocher trop obstinément ? En effet, mais selon moi, l'analogie est utile. Elle nous guide vers la bonne conclusion : la « méthode scientifique » est quelque chose de moins formidable qu'il n'y paraît. La recherche scientifique appartient-elle à une autre catégorie que les autres types de recherches ? Non. La recherche scientifique est en continuité avec la recherche empirique de tous les jours — c'est la même chose, mais à un degré supérieur. Y a-t-il un mode d'inférence ou une procédure de recherche auxquels tous les scientifiques et seulement eux ont recours ? Non. Il y a seulement, d'une part, des modes d'inférence et des procédures utilisés par quiconque s'enquiert de ce qui est et, d'autre part, des techniques mathématiques, statistiques ou inférentielles spéciales, des instruments, des modèles spéciaux, etc., que l'on retrouve localement dans tel ou tel secteur de la science. Cela ébranle-t-il les prétentions épistémologiques de la science ? Non ! Les sciences naturelles sont épistémologiquement distinctes, elles ont remporté des succès remarquables, entre autres, précisément, grâce aux appareils et techniques au moyen desquels elles ont élargi la portée des méthodes dont use la recherche de tous les jours. »

A lire aussi – Susan HAACK : *Defending Science*, Prometheus Books, New York, 2003.

